



Le passage à l'acte chez un sujet en devenir *Françoise BIASOTTO*

Quelle est la particularité du passage à l'acte chez une enfant de 5 ans ? S'agit-il de la même chose que chez l'adulte, où le passage à l'acte vient rompre le pacte de la parole avec l'Autre ?

Pour Lacan, qu'il s'agisse d'enfants ou d'adultes, nous avons affaire avant tout au sujet parlant. Le processus du passage à l'acte est donc le même : il survient quand le sujet ne peut symboliser le réel auquel il est confronté, parfois face à un Autre vécu comme angoissant ou qu'il a construit comme dangereux.

Toutes les paroles ne relèvent pas du registre symbolique. Chez Fiona, la parole elle-même a une valence de passage à l'acte : injonctions, vociférations, insultes. Les insultes visent l'être de l'autre.

Alors quel statut donner à ses passages à l'acte violents avec les soignants et les enfants ? Je les ai considérés comme des tentatives de communication, alors qu'elle ne disposait pas encore des outils symboliques pour verbaliser ou élaborer son expérience. Chez elle, le symbolique était réel. Nous pourrions avancer que « la psychanalyse est [un] mode de dialogue lui permettant de devenir sujet, en faisant passer la violence pulsionnelle qu'elle éprouve dans les défilés du signifiant. »¹

Que cherchait-elle à faire entendre quand elle était dans un déchaînement pulsionnel, suscitant à la fois la peur et le rejet de l'Autre ? Ces passages à l'acte appelaient une lecture différente et une attention bienveillante.

¹ Deltombe H., *Les enjeux de l'adolescence*, Paris, Ed. Michèle, 2011, p. 153.

Je me suis appuyée à la fois sur ce qui se passait dans les séances et des éléments de son histoire, rapportés par les parents. J'ai dû d'abord limiter sa violence, en lui disant que « non, on ne pouvait pas se faire mal, ni faire mal à l'autre ». Le travail a consisté à tenter de faire passer ses actes violents à des mises en scène imaginaires et à repérer la répétition de ce qui avait fait trauma.

Trois temps cliniques se sont déclinés logiquement.

Dans un premier temps, elle se défendait de la dangerosité de l'Autre en l'attaquant réellement, en m'attachant les mains, en me bâillonnant et en vociférant : *T'es prisonnière, toi !!!*

Dans un deuxième temps, elle a produit une autre mise en scène : elle m'enfermait dans le bureau, puis revenait en disant : *Tu as peur hein !?*. Je l'ai lu comme une répétition de son vécu et je lui ai proposé l'interprétation suivante : « Peut-être que tu avais peur quand tu te retrouvais seule dans ta chambre et que tu appelais tes parents qui ne répondaient pas, car ils étaient occupés ? »

Ensuite, elle s'est intéressée au téléphone de mon bureau, imitant son père qui faisait une commande à ses fournisseurs. Elle s'est servie de l'ordinateur pour écrire à une soignante. La réponse quelques jours après, ravissait Fiona d'avoir affaire à un Autre qui répond.

Dans un troisième temps, elle a voulu téléphoner à la secrétaire, à l'étage du dessous. Elle enrageait si celle-ci ne répondait pas. Je lui ai alors proposé le dispositif suivant : je descendais au secrétariat et elle m'appelait au téléphone. Elle a accepté, malgré sa peur de rester seule dans mon bureau et répétait de nombreuses fois des appels

téléphoniques auxquels je répondais. Elle voulait aussi que je l'appelle. Peu à peu la parole a pris de plus en plus de place. L'absence était supportable car nous étions en lien par la parole, dans une alternance absence / présence.

A la fin des séances, elle photocopiait sa main, le profil de son visage ou de mon trousseau de clefs. Elle enfermait ensuite ces copies dans une enveloppe qu'elle avait libellée par son prénom pour les ramener chez elle. Cette petite trouvaille lui permettait de passer d'un lieu à l'autre.

Grâce à ce travail d'élaboration, Fiona est passée des passages à l'acte à une verbalisation de son refus d'aller dans la classe de l'hôpital de jour, car elle avait peur de ne pas arriver à apprendre.